

Kyloušek, Petr

La poésie du 18e siècle

In: Kyloušek, Petr. *Classicisme et Âge des lumières : textes choisis*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2014, pp. 177-190

ISBN 978-80-210-7003-5; ISBN 978-80-210-7006-6 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/131029>

Access Date: 18. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

La poésie du 18^e siècle

Le goût moderne place la poésie du 18^e siècle bien moins haut que celle de la Renaissance, du baroque ou des périodes qui suivront. S'il est licite de parler d'une **crise de la poésie**, elle concerne moins la poétique elle-même, c'est-à-dire les procédés et la langue qui restent toujours ceux de la poétique et de la rhétorique traditionnelles, que la dimension soit noétique, soit éthique qui avait sous-tendu la poésie de la Renaissance et du baroque. Le *pœta vates* ou le visionnaire sont évincés par le rationalisme de l'esthétique du classicisme qui réduit la poétique à un ensemble de règles. Les auteurs du 18^e siècle en sont souvent bien conscients. Le poète **Houdar de la Motte** (1672–1731), un des représentants des Modernes, conclut, dans son *Discours sur la poésie* (1707), à la supériorité de la prose sur la poésie. **Bernard Le Bovier de Fontenelle** (1657–1757), un autre des représentants des Modernes, n'y voit qu'un langage ornemental qui peut gêner la bonne compréhension (*Traité sur la poésie*).

Cette évolution inquiète certains esprits lucides, tel le mathématicien et philosophe **Jean Le Rond d'Alembert** (1717–1783) qui dans le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie* constate: « *Cet esprit philosophique, si à la mode aujourd'hui, qui veut tout voir et ne rien supposer, s'est répandu jusque dans les belles lettres; on prétend même qu'il est nuisible à leurs progrès, et il est difficile de se le dissimuler.* »

En fait, la crise de la poésie fait partie du début d'une transformation du champ de la poésie ou plutôt de ce qui est considéré comme poétique. En effet, la moitié du 18^e siècle commence à mettre en question la vieille équation poésie = vers en forgeant une nouvelle notion, celle du **poétique** qui peut s'exprimer soit par les vers, soit par la prose. Souvent, les pages les plus poétiques sont celles des proses de Jean-Jacques Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, imprégnés de la sensibilité préromantique. La voie est ouverte à la révolution romantique et symboliste – au poème en prose et au vers libre qui n'apparaîtront, cependant, qu'au siècle suivant. Plusieurs poètes méritent toutefois d'être mentionnés.

Jean-Baptiste Rousseau

(6. 4. 1671 Paris – 17. 3. 1741 Genette)

D'origine modeste, il doit son ascension aux études. Le poste de secrétaire du comte Tallard lui permet d'entrer en contact avec les élites littéraires. Il devient élève de Boileau, écrit des opéras (*Jason ou la Toison d'or*) et des comédies (*Le Café*, *Le Flatteur*). Ses épigrammes lui valent la condamnation à l'exil. Sauf un court retour à Paris en 1738 il vit en Suisse et en Belgique. Il fut considéré comme un des plus grands poètes de son temps. On apprécie ses **épigrammes**, où il projette ses amertumes et ses déceptions, aussi bien que ses *Odes* et *Cantates*, imprégnées du lyrisme impersonnel du classicisme et, souvent, d'inspiration religieuse.

Stances

Que l'homme est bien, durant sa vie,
Un parfait miroir de douleurs,
Dès qu'il respire, il pleure, il crie
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance toujours des pleurs,
Un pédant porteur de tristesse,
Des livres de toutes couleurs,
Des châtiments de toute espèce.

L'ardente et fouguese jeunesse
Le met encore en pire état.
Des créanciers, une maîtresse
Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mûr, autre combat,
L'ambition le sollicite.
Richesses, dignités, éclat,
Soins de famille, tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite.
Mauvaise humeur, infirmité.
Toux, gravelle, goutte, pituite,
Assiègent sa caducité.

Pour comble de calamité,
Un directeur s'en rend le maître.
Il meurt enfin, peu regretté.
C'était bien la peine de naître!

Ode tirée du Cantique d'Ézéchias

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant;
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant:
La Mort, déployant ses ailes,
Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis;
Et, dans cette nuit funeste,

Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus:
Mon dernier soleil se lève
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée,
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Comme un lion plein de rage,
Le mal a brisé mes os;
Le tombeau m'ouvre un passage
Dans ses lugubres cachots.
Victime faible et tremblante,
À cette image sanglante
Je soupire nuit et jour;
Et, dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi, de cris et d'alarmes,
Mon mal semblait se nourrir;
Et mes yeux, noyés de larmes,
Étaient lassés de s'ouvrir.
Je disais à la nuit sombre:
Ô nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours!
Je redisais à l'aurore:
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours!

Mon âme est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'effroi:
Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.

Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvrait sous mes pas:
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connaisse en moi vos bienfaits:
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace,
Puisé dans ces saints trésors;
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps!

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours;
C'est pour vous pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monuments:
La Mort, aveugle et muette,
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandements.

Mais ceux qui de sa menace,
Comme moi, sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples,
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés,
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

Jacques Delille

(22. 6. 1738 Clermont-Ferrand – 1. 5. 1813 Paris)

Professeur de latin au Collège de France, il se fit connaître par la traduction des *Géorgiques* de Virgile et des *Saisons* du poète écossais Thomson. Sa poésie, mi-descriptive, mi-didactique, annonce le romantisme par la sensibilité qu'inspire la nature: *Les Jardins* (1780), *L'Homme des champs ou les Géorgiques françaises* (1800).

Les Jardins (1780)

Le doux printemps revient...

Le doux printemps revient, et ranime à la fois
 Les oiseaux, les zéphirs, et les fleurs, et ma voix.
 Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre?
 Ah! Lorsque d'un long deuil la terre enfin respire,
 Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,
 Quand tout rit de bonheur, d'espérance et d'amour,
 Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la gloire;
 Sur un char foudroyant qu'il place la victoire;
 Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains:
 Flore a souri; ma voix va chanter les jardins.
 Je dirai comment l'art, dans de frais paysages,
 Dirige l'eau, les fleurs, les gazons, les ombrages.
 Toi donc, qui, mariant la grâce et la vigueur,
 Sais du chant didactique animer la langueur,
 Ô muse! Si jadis, dans les vers de Lucrèce,
 Des austères leçons tu polis la rudesse;
 Si par toi, sans flétrir le langage des dieux,
 Son rival a chanté le soc laborieux;
 Viens orner un sujet plus riche, plus fertile,
 Dont le charme autrefois avait tenté Virgile.
 N'empruntons point ici d'ornement étranger;
 Viens, de mes propres fleurs mon front va s'ombrager;
 Et, comme un rayon pur colore un beau nuage,
 Des couleurs du sujet je tiendrai mon langage.
 L'art innocent et doux que célèbrent mes vers,
 Remonte aux plus beaux jours de l'antique univers.

Chant I

Ô Versaille!

(...) Ô Versaille! ô regrets! ô bosquets ravissants,
 Chefs-d'œuvre d'un grand roi, de Le Nôtre et des ans!
 La hache est à vos pieds et votre heure est venue.
 Ces arbres dont l'orgueil s'élançait dans la nue,
 Frappés dans leur racine, et balançant dans l'air
 Leurs superbes sommets ébranlés par le fer,
 Tombent, et de leurs troncs jonchent au loin ces routes
 Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissaient en voûtes.
 Ils sont détruits, ces bois, dont le front glorieux
 Ombrageait de Louis le front victorieux,
 Ces bois où, célébrant de plus douces conquêtes,
 Les arts voluptueux multipliaient les fêtes!
 Amour, qu'est devenu cet asile enchanté
 Qui vit de Montespan soupirer la fierté?
 Qu'est devenu l'ombrage où, si belle et si tendre,
 À son amant surpris et charmé de l'entendre
 La Vallière apprenait le secret de son cœur,
 Et sans se croire aimée avouait son vainqueur?
 Tout périt, tout succombe; au bruit de ce ravage
 Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage?
 Tout ce peuple d'oiseaux fiers d'habiter ces bois,
 Qui chantaient leurs amours dans l'asile des rois,
 S'exilent à regret de leurs berceaux antiques.
 Ces dieux, dont le ciseau peupla ces verts portiques,
 D'un voile de verdure autrefois habillés,
 Tous honteux aujourd'hui de se voir dépouillés,
 Pleurent leur doux ombrage; et, redoutant la vue,
 Vénus même une fois s'étonna d'être nue.
 Croissez, hâtez votre ombre, et repeuplez ces champs,
 Vous, jeunes arbrisseaux; et vous, arbres mourants,
 Consolez-vous. Témoins de la faiblesse humaine,
 Vous avez vu périr et Corneille et Turenne:
 Vous comptez cent printemps, hélas! Et nos beaux jours
 S'envolent les premiers, s'envolent pour toujours! (...)

Chant II

Évariste-Désiré de Forges, chevalier de Parny

(6. 2. 1753 L'Île de Bourbon – 5. 12. 1814 Paris)

Issu d'une riche famille créole, il abandonne la carrière ecclésiastique pour s'engager dans l'armée et mener une vie aventureuse. Amoureux d'une jeune créole, Éléonore, il compose des élégies où résonnent la nostalgie et la volupté: *Poésies érotiques* (1778), *Élégies* (1778), *Opuscules poétiques* (1779).

Élégies (1778)

Oranger dont la voûte épaisse
 Servit à cacher nos amours,
 Reçois et conserve toujours
 Ces vers, enfants de ma tendresse,
 Et dis à ceux qu'un doux loisir
 Amènera dans ce bocage
 Que si l'on mourait de plaisir
 Je serais mort sous ton ombrage.

Fuyons ces tristes lieux, ô maîtresse adorée!
 Nous perdons en espoir la moitié de nos jours
 Et la crainte importune y trouble nos amours.
 Non loin de ce rivage est une île ignorée
 Interdite aux vaisseaux et d'écueils entourée.
 Un zéphir éternel y rafraîchit les airs.
 Libre et nouvelle encore, la prodigue nature
 Embellit de ses dons ce point de l'univers:
 Des ruisseaux argentés roulent sur la verdure
 Et vont en serpentant se perdre au fond des mers.
 Une main favorable y reproduit sans cesse
 L'ananas parfumé des plus douces odeurs,
 Et l'oranger touffu, courbé sous sa richesse,
 Se couvre en même temps et de fruits et de fleurs.
 Que nous faut-il de plus? Cette île fortunée
 Semble par la nature aux amants destinée.
 L'océan la resserre et deux fois en un jour
 De cet asile étroit on achève le tour.
 Là je ne craindrai plus un père inexorable,
 C'est là qu'en liberté tu pourras être aimable

Et couronner l'amant qui t'a donné son cœur.
Vous coulerez alors, mes paisibles journées,
Par les nœuds du plaisir l'une à l'autre enchaînées:
Laissez-moi peu de gloire et beaucoup de bonheur.
Viens: la nuit est obscure et le ciel sans nuage:
D'un éternel adieu, saluons ce rivage
Où par toi seule encore mes pas sont retenus.
Je vois à l'horizon l'étoile de Vénus:
Vénus dirigera notre course incertaine.
Éole exprès pour nous vient d'enchaîner les vents;
Sur les flots aplanis, Zéphir souffle à peine.
Viens: l'amour jusqu'au port conduira deux amants.
Élégies, Livre I

Bel arbre, pourquoi conserver
Ces deux noms qu'une main trop chère
Sur ton écorce solitaire
Voulut elle-même graver?
Ne parle plus d'Éléonore;
Rejette ces chiffres menteurs:
Le temps a désuni les cœurs
Que ton écorce unit encore.
Élégies, Livre IV

André Chénier

(30. 10. 1762 Constantinople – 25. 7. 1794 Paris)

Il fut sans aucun doute le plus grand poète du 18^e siècle en donnant à la poésie une nouvelle impulsion dont les romantiques profiteront. Fils d'un marchand de drap et plus tard consul de France au Maroc et d'une mère dont le poète soulignait l'origine grecque, pourtant putative, Chénier voue un véritable culte à l'antique Grèce et à la beauté hellénique. À Paris, il fait de brillantes études au Collège de Navarre, découvre sa vocation poétique, voyage en Suisse et en Italie, sans pouvoir se rendre en Grèce dont il rêve. En 1787, il travaille à Londres comme secrétaire d'ambassade. Saluant la Révolution, il rentre en France en 1790, fonde avec ses amis la « Société de 1789 ». Modéré dans ses opinions, il collabore avec Malesherbes à la défense du roi au moment du procès. Après l'exécution de ce dernier, il devient suspect. Arrêté en mars 1794, condamné comme ennemi du peuple, il est guillotiné deux jours avant la chute de Robespierre, sans que son frère cadet et poète comme lui, **Marie-Joseph Chénier** (1764–1811), jacobin et radical, puisse le sauver.

Classique par sa culture, Chénier renouvelle la poésie en lui rendant la dimension de l'enthousiasme sacré, du culte de la beauté, mais aussi de l'inspiration qui est celle – personnelle, moderne – du cœur. Lecteur attentif des auteurs grecs et latins – Archiloque, poètes alexandrins, Pindare, Properce, Tibulle, Horace, il confère un nouveau contenu à la doctrine de l'imitation. Sa poésie, à la fois plastique et musicale, annonce l'art pour l'art et le Parnasse. La publication des œuvres complètes, en 1819, influencera bien des auteurs romantiques – Vigny, Hugo, Musset.

Œuvres (édition posthume 1819)

Élégies

Les Bucoliques

L'Amérique

L'Invention

Les Iambes

Élégies

La jeune Tarentine

Pleurez, doux alcyons, ô vous oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez.

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine.
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine.
Là l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a pour cette journée
Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée
Et l'or dont au festin ses bras seraient parés

Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles
L'enveloppe. Étonnée, et loin des matelots,
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.
Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine.
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par ses ordres bientôt les belles Néréides
L'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le portent au rivage, et dans ce monument
L'ont, au cap du Zéphyr, déposé mollement.
Puis de loin à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les Nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent: « Hélas! » autour de son cercueil.

Hélas! chez ton amant tu n'es point ramenée.
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée.
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds.
Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux.

Les lambes

Comme un dernier rayon...

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
Animent la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour.
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière.
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messenger de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,

Ébranlant de mon nom ces longs corridors sombres,
 Où seul dans la foule à grands pas
 J'erre, aiguisant ces dards persécuteurs du crime,
 Du juste trop faibles soutiens,
 Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime;
 Et chargeant mes bras de liens,
 Me traîner amassant en foule à mon passage
 Mes tristes compagnons reclus,
 Qui me connaissaient tous avant l'affreux message,
 Mais qui ne me connaissent plus.
 Eh bien! j'ai trop vécu. Quelle franchise auguste,
 De mâle constance et d'honneur
 Quels exemples sacrés, doux à l'âme du juste,
 Pour lui quelle ombre de bonheur,
 Quelle Thémis terrible aux têtes criminelles,
 Quels pleurs d'une noble pitié,
 Des antiques bienfaits quels souvenirs fidèles;
 Quels beaux échanges d'amitié,
 Font digne de regrets l'habitable des hommes?
 La peur fugitive est leur Dieu;
 La bassesse; la feinte. Ah! lâches que nous sommes
 Tous, oui, tous. Adieu, terre, adieu.
 Vienne, vienne la mort! – Que la mort me délivre!
 Ainsi donc mon cœur abattu
 Cède aux poids de ses maux? Non, non. Puissé-je vivre!
 Ma vie importe à la vertu.
 Car l'honnête homme enfin, victime de l'outrage,
 Dans les cachots, près du cercueil,
 Relève plus altiers son front et son langage,
 Brillants d'un généreux orgueil.
 S'il est écrit aux cieux que jamais une épée
 N'étincellera dans mes mains,
 Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée
 Peut encor servir les humains.
 Justice, Vérité, si ma main, si ma bouche,
 Si mes pensers les plus secrets
 Ne froncèrent jamais votre sourcil farouche,
 Et si les infâmes progrès,
 Si la risée atroce, ou, plus atroce injure,
 L'encens de hideux scélérats

Ont pénétré vos cœurs d'une longue blessure,
Sauvez-moi. Conservez un bras
Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.
Mourir sans vider mon carquois!
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois,
Ces vers cadavéreux de la France asservie,
Égorgée! O mon cher trésor,
O ma plume! fiel, bile, horreur, Dieux de ma vie!
Par vous seuls je respire encor:
Comme la poix brûlante agitée en ses veines
Ressuscite un flambeau mourant,
Je souffre; mais je vis; Par vous loin de mes peines,
D'espérance un vaste torrent
Me transporte. Sans vous, comme un poison livide,
L'invisible dent du chagrin,
Mes amis opprimés, du menteur homicide
Les succès, le sceptre d'airain
Des bons proscrits par lui la mort ou la ruine,
L'opprobre de subir sa loi,
Tout eût tari ma vie ou contre ma poitrine
Dirigé mon poignard. Mais quoi!
Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire
Sur tant de justes massacrés?
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire,
Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance,
Pour descendre jusqu'aux enfers
Nouer le triple fouet, le fouet de la vengeance,
Déjà levé sur ces pervers?
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leurs supplices?
Allons, étouffe tes clameurs;
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
Toi, Vertu, pleure si je meurs.

La Jeune Captive

L'épi naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,

Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort:
Moi je pleure et j'espère. Au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance.
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps. Je veux voir la moisson,
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encore que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

O mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.

Pour moi Palès encore a des asiles verts;
Les amours des baisers, les Muses des concerts;
Je ne veux point mourir encore. »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive;
Et secouant le faix de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feron à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle:
La grâce décorait son front et ses discours,
Et comme elle craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

